4. LA TRANSCRIPTION. LES VOYELLES

4.1. *Système des voyelles*

Le système vocalique, dans ce texte comme dans les parlers du Nord du domaine berbérophone, comporte trois phonèmes, sans distinction de quantité, *i*, *a*, *u*. La voyelle centrale *ə*, comme dans les autres parlers marocains, n'a pas statut de phonème. Elle n'est qu'un élément prosodique susceptible d'être centre de syllabe, rôle dans lequel elle n'est qu'une variante de certaines réalisations consonantiques.

4. 2. *a*.

La voyelle *a* du texte oral correspond aux notations suivantes:[41] à l'initiale du mot ou du groupe graphique, on trouve *alef* muni du *qamas* ou du *pataḥ* et quelquefois *alef* seul. Ces graphies ne correspondent à aucune distinction de timbre ni de longueur dans la lecture. On peut comparer (*ɔàdiyniyn*), *ad d inin* 'qu'ils disent !' en XXIV, 10, et, pour une même lecture, (*ɔdiyniyn*) en XXIV, 9 (*cf* XXIII, 15 deux notations avec le seul *alef* de *ad*, et XVII, 10, XXV, 9; *cf* XX, 5 pour la variante *an*-). *ar*, particule d'aoriste intensif, se trouve noté avec *alef* muni du *qamaṣ*, *amm* 'comme' ,avec *alef* muni du *pataḥ*. A l'intérieur d'un mot ou d'un groupe, le copiste utilise le *qamaṣ* ou le *pataḥ* souscrits à la consonne qui précède *a*, seuls (v. par exemple *làbàn*, VI, 3) ou bien, et c'est la grande majorité des cas, suivis de *alef*; par exemple, en V, 2, *ssaraġ* 'j'ai parcouru' est noté *ssà'ràġ*; *lwaldin* 'parents' est noté *luàɔlediyn* avec *qamaṣ* souscrit suivi de *alef*, mais on trouve aussi une graphie *luɔàlediyn* (I, 3,19) sans point souscrit à la voyelle précédente mais avec *qamaṣ* souscrit à *alef*. On trouve également des graphies avec consonne munie du *qamaṣ* ou du *pataḥ* et suivie de l'*alef* muni du *qamaṣ* ou du *pataḥ* comme *asgg⁰as* 'année' noté (*ɔàsugàɔas*) en I, 5 et II, 15, mais avec (*-gàɔs*) dans la suite du manuscrit; il en est de même pour *tamazirt* 'pays, noté avec (*-maɔà-*) en I, 5 et (*-màɔ*) par la suite, comme si le copiste avait simplifié sa graphie. En fin de mot ou de groupe, dans la plupart des cas *alef* suit une consonne munie du *qamaṣ*, mais aussi du *pataḥ*, ou bien, plus rarement, une consonne ne portant aucun signe voyelle. On a par exemple *wadda* 'celui-là' noté *wʔaddàɔ* en I, 11 et *wɔaddɔ* en IV, 10 (*cf ira* 'il veut' où *a* est noté par

---

[ay] que l'on serait en droit d'attendre (v. ci-dessous 4.3). Pour le *he* on remarquera que, par exemple, aux graphies *εaqiybah* (nom de personne) et *r*(*ə*)*bəεah* 'quatre' correspond une prononciation sans *h* final.

[41] Etant donné que les signes n'ont pas ici les valeurs qui leur sont traditionnellement attribuées dans les translitérations de l'hébreu, nous avons adopté, pour translitérer les voyelles notamment, des caractères où l'accent n'a pour fonction que de distinguer deux graphèmes. Ainsi le *qamaṣ* est transcrit par *à* et le *pataḥ* par *a*.

le seul *alef* en XXI, 2) et en I, 13–15, plusieurs graphies où *alef* est précédé d'une consonne munie d'un *pataḥ*, également en finale: (*swaʾ*), (*nufaʾ*), (*netetsaʾ*) notamment.[42]

Ces différentes notations de *a*, qui ne sont pas toutes conformes à la tradition graphique de l'hébreu, représenteet pour le berbère des variantes libres puique la quantité n'est pas pertinente pour les voyelles et qu'on ne peut pas, dans les réalisations très variées de *a*, allant des vélarisées aux antérieures, trouver deux timbres qui s'opposent. A la différence de ce qui se passe pour les textes chleuhs écrits en caractères arabes, la *scriptio plena*, et ceci est valable aussi pour *i* et *u*, ne semble pas avoir de valeur indicative pour la récitation cantillée.

4.3. *i et y*

Dans ce texte, comme dans les autres parlers berbères du Maroc, ou d'ailleurs, *i* et *y* constituent à la fois des phonèmes distincts et des variantes combinatoires ou des variantes libres en certaines positions.

4.3.1. *La voyelle i*

A l'initiale du groupe graphique (séparé par un blanc du groupe précédent), les éléments fréquents que sont le préverbe de troisième personne du masculin singulier et le préfixe nominal du masculin pluriel devant consonne, réalisés [i] par le lecteur, sont notés régulièrement (*yi*) dans le manuscrit. La préposition *i* 'à; pour' qui a une forme vocalique dans le texte oral comme dans les parlers berbères du Maroc et qui, enclitique, apparaît constamment à l'initiale d'un groupe graphique, est, à deux ou trois exceptions près, notée également (*yi*-).[43] De même, (*yi*-) note la voyelle initiale du thème d'impératif *ini* 'dis !' aussi bien que le préfixe *i*- de *inna* 'il a dit / il dit'. Il apparaît donc que dans la très grande majorité des cas (*yi*-) initial dans le manuscrit correspond à une réalisation [i] du lecteur. Mais un problème se pose. En effet, nombre

[42] En XV, 7 à [ibbi y aǧ] et en XXIV, 5 à [ləfḍåḷ] correspondent des graphies où *a* est noté par *alef*, sans signe voyelle, ni sous *alef* ni sous la consonne précédente. Ces cas semblent isolés. V. aussi, ci-dessous, l'exemple de *ya* 'ô' (4.3.2); et cf. *inna* noté en II, 16 avec *alef* seul en finale, alors que les autres formes du verbe offrent partout un *qamaṣ* sous (*nn*). Voir aussi la graphie avec *alef* final sans signe voyelle sous (*dd*) d'un verbe *bdd* qui est un bilitère à voyelle zéro dans les autres parlers (v. *Version berbère*, note à XVI, 5). La seule graphie régulière en finale serait représentée par *alef* précédé du *qamaṣ* sous la consonne précédente (en médiale, le *pataḥ* est également attesté dans les textes scripturaires).

[43] En III, 8–9, où on a des réalisations *y*, se pose un problème d'établissement du texte. Voir la note critique à ce passage dans *Version berbère*. En VIII, 4, à la graphie par (*yu*-) correspond une réalisation [iu̯brid].

de parlers de la tamazight ont, notamment pour le préverbe et le préfixe nominal, des réalisations fricatives là où les parlers chleuhs ont *i*. Or, le texte oral de la *Haggadah* offre à cet égard un état relativement proche de celui des parlers chleuhs.[44] Comme cette lecture est un témoignage individuel, on pourrait se demander si la grande proportion des réalisation vocaliques [i] n'est pas le fait d'un idiolecte et si, dans les notations du manuscrit, (*yi*-) ne serait pas l'indice d'une autre prononciation ou du sentiment qu'aurait le lecteur que ce que nous entendons, et que des berbérophones marocains identifient, dans l'enregistrement, comme voyelle *i*, est à interpréter comme une fricative *y*. Néanmoins, non seulement le nombre de traits occidentaux que présente par ailleurs le texte[45] nous conduit à penser que cette graphie *yi*- représente, à l'initiale, la voyelle *i*, mais aussi le fait que l'on ne pourrait pas rendre compte, dans l'hypothèse de (*yi*-) notant *y*, de l'abondance ni de la distribution de la fricative.[46]

D'autre part, en médiale ou en finale, la graphie (-*iy*) correspond, dans le plus grand nombre de cas, à une réalisation [i] du lecteur.[47] On remarquera que la graphie médiane (-*iy*-) se présente comme une variante graphique, conditionnée par la position, de *yi*- initial dans des groupes comme VII, 10 (*yiniyġiy*) et X, 14, (*siyniyġiy*), représentant respectivement *inigi* et *s inigi*, 'combat' et 'dans le combat', où la voyelle initiale du nom est la même, malgré la différence de fonction; ou bien encore pour *ibbi* 'il a tranché', où *i* initial est noté (*yi*-) en VI, 3 et XV, 7, à l'initiale d'un groupe graphique et (-*iy*-) en XIII, 14, 15, où le verbe, précédé du pronom *aġ* 'à nous', forme avec ce pronom un groupe graphique où le préverbe passe en position médiane. Citons encore, en régime de préposition, *ignna* 'ciel', où *i*- est noté par *yı*- sauf quand

[44] On y entend plus de réalisations vocaliques que de réalisations fricatives. V. *Version berbère*, Intr., III, 2.3.17.

[45] V. *ibid.* 2.3.18.

[46] Il se peut néanmoins que dans certains cas la notation corresponde à une variante de prononciation, le copiste ayant une fricative là où le lecteur a une voyelle. Voir ci-dessous, 4.3.2, ce qui est dit de la notation de *y* et les variantes du texte écrit par rapport au texte oral. Mais de telles variations n'ont rien d'extraordinaire d'idiolecte à idiolecte ou de moment du discours à un autre moment du discours, surtout dans cette zone de parlers. On verra également ci-dessous, 4.3.4, les cas où la notation par (*yi*-) à l'initiale peut être ambiguë. Une seule graphie utilise, à l'initiale, *alef* avec *ḥiriq* souscrit pour noter *i;* en IV, 10, (*ɔilaɔ*) correspond à *illa* du texte oral, 'sauf'. Sans doute faut-il voir là une influence de la graphie traditionnelle du terme hébreu correspondant, (*èllà*'). La correspondance de (*yi*-) initial avec *i* voyelle est signalée dans la tradition de certaines écoles (P. Paul Joüon, *Grammaire de l'hébreu biblique*, 2e éd. [Rome 1947], § 26, p. 68).

[47] Aucune considération de longueur n'intervient, la quantité n'étant pas pertinente pour les voyelles en berbère. On peut citer comme exemple, entre autres, la graphie unique (*dġiyq*) correspondant aussi bien à [dġĭkk] qu'à [dġīk] en XXIV, 1, 9, 10, 11.

le nom fait corps avec la préposition *sg* ou *n* qui le précède (X, 12; VI, 16; XXI, 1) et où il est noté (*-iy-*).[48]

4.3.2. *La fricative palatale y*

Comment, alors, le copiste a-t-il distingué de *i* la fricative *y*? On ne trouve guère qu'une trentaine de cas où *i/y* se trouve à l'initiale devant voyelle *a* ou *u*.[49] Devant *a*, la réalisation est *y*, que le copiste a noté par *yod* suivi de l'*alef* muni du *qamaṣ* dans la particule d'apostrophe *ya* en cinq des emplois; dans le sixième cas (XIX, 8), qui se trouve être, dans le texte, le premier passage où le copiste ait à transcrire le terme, on trouve une transcription *yiɔ*, qui est ambiguë et qui a peut-être été améliorée par la suite. Cette transcription est à rapprocher de celle de *yawi* 'il apporte', en XVIII, 1, noté *yiɔàwwiy*, où l'initiale *yi-* ne peut représenter que la fricative *y* et non *yi* ou *i*. Devant *w* radical noté par le *waw*, le préverbe de la troisième personne du masculin singulier est normalement transcrit par *yi-* pour *iwažb* 'il répond' (voir ci-dessus 4.3.1). Il faudrait alors penser que le (*yıuwt*) du manuscrit (XVI, 9) représente *iwt*, réalisé [iuwt], forme attestée en beraber, qui serait une variante du [yut] 'il a frappé' du lecteur, prononciation identique à celle des parlers chleuhs. Dans les autres formes où le préverbe se trouve devant la voyelle thématique *u* ou devant un *w/u* radical, la notation par *yod* suivi de *waw* et/ou d'un des deux graphèmes notant *u*,[50] semble bien être celle de la fricative *y* (*cf* 4.4.1): (*yuliy*) 'il est monté', XVII, 12 est sans doute un *yuli*, variante du [iwli] du texte oral, mais bien attesté en chleuh. Si (*yuṭeġ*) correspond bien à la réalisation [yuṭeġ] 'je suis arrivé', II, 16 du texte oral, (*yuùt*), en II, 12, ne semble pas représenter la même réalisation que le [iwuṭ] 'il est arrivé' du lecteur, où l'on reconnaît le préverbe *y* réalisé *i* devant le thème de prétérit *uwḍ* réalisé [wuṭ]; peut-être faut-il voir dans la forme du manuscrit une variante **yuwḍ*.[51] Pour *yuzən* 'il a envoyé', les cinq formes attestées ont

[48] Pour les pronoms démonstratifs *wi* 'celui', *wid(d)a*, *winna* 'ceux-là', où le lecteur prononce toujours [wi-], on trouve, à côté de graphies en (*wiy-*) conformes à ce qui semble être le système du copiste pour la graphie de *i* en médiale, des notations (*wyi-*), en IV, 15, XXI, 1, 3, XXII, 7, 15. Nous ne voyons ni à quelle exigence graphique, ni à quelle possibilité de réalisation (si l'on compare aux formes de ces pronoms dans les parlers marocains) répondraient ces graphies. Mais elles sont à signaler, ainsi que la graphie, isolée, (*wəyin*) de *wi n* 'celui de' en XX, 1, où le caractère consonantique du *waw* est marqué par le *ševa* souscrit, et elles sont à rapprocher de certaines notations de l'état construit de *ayddġ* (v. ci-dessous 4.4.3).

[49] Pour $y + i$, v. ci-dessous 4.3.4.

[50] Dans la transcription utilisée pour cet article, le *waw* est rendu par (*w*), le *waw* avec point suscrit est rendu par (*u*), et le *waw* avec point adscrit par (*ù*).

[51] *Cf.* ci-dessus la graphie correspondant à *yut* 'il a frappé' et v. la note à II, 12 dans *Version berbère*.

également un *yod* initial suivi de (*-ù-*) ou de (*-uw-*) ou de (*-wu-*) notant [u] peut-être avec un élément fricatif (*cf* 4.4.1 les cas de *ḍurn* et *yun, yut*).

Pour transcrire *-y-* en position médiane devant voyelle, on trouve *yod*, comme en XIX, 16 et en XX, 1, où les deux notations de *iṣṣiwḍ* 'il a fait arriver' montrent un *yod* sans point diacritique suivi de (*u*) et précédé d'un *ṣade* sans point voyelle en XIX, 16 et muni de *ševa* en XX, 1, alors que l'enregistrement offre une première réalisation en [*yuṭ*] et une seconde en [*-iwṭ*].[52] Mais on trouve également des notations avec deux *yod* successifs. C'est le cas pour le *y* de rupture d'hiatus qui se trouve par exemple entre verbe à finale vocalique et pronom *aġ* en XV, 7, 8, 10, 11, 13, 14, 16, le second *yod* étant affecté d'un *qamaṣ* et suivi de *alef*.[53] En d'autres cas analogues, c'est le premier *yod* qui est affecté d'un signe voyelle. Citons ainsi (*lɛyàyɔd*), *lɛyad* 'les fêtes religieuses', (XX, 2); (*sġŭwyàyɔn*), [sġuyyan] 'ils crièrent', VII, 20; (*tàɔġuyŭywt*) 'cri', VII, 20, VIII, 2, correspondant à [taġuyyut].

En position de finale absolue et à l'intérieur du mot devant consonne, le copiste a eu recours quelquefois à une graphie avec deux *yod* successifs, comme dans (*nsəġuyy*), [nəsġuyy] 'nous avons crié' (VII, 17) ou les graphies de *šbbit* 'cause' qui notent partout *-yy-* devant *-t* (le lecteur prononce [sebbit] ou [səbbiyyət]; peut-être existe-t-il deux variantes, alors que pour *ššbit* 'jour du sabbat', les deux notations offrent (*-iy-*) c'est-à-dire *i*. Le plus souvent, il s'est écarté des règles de la graphie traditionnelle en utilisant deux *yod* successifs avec un *ševa* et non une véritable voyelle souscrit au premier *yod*; ainsi pour (*nġiyəy*), *nġiy* qui peut représenter soit une réalisation *nġi* suivie d'un *y* de rupture d'hiatus soit une réalisation qui serait une variante de *nġəy* 'nous pouvons', en IV, 7, 9, alors qu'en III, 13, 20, on lit (*nġiyyə*).[54]

[52] On trouve en VI, 8 la graphie (*ɔàdəyiɛəṭel*) et en VII, 10 (*ɔàdəyizàyəyd*) correspondant à [ad iɛṭel] et [ad d izayd]; cf. aussi les notations de *ifatr* et *iḍiyɛ*. Bien que le lecteur ait dans ces cas des réalisations vocaliques [i] du préverbe, la notation par (*yi-*) précédé de consonne munie de *ševa* indique peut-être une réalisation sentie comme fricative par le copiste.

[53] *Cf.* VII, 18 [liyam] transcrit avec (*yyàɔ*) et rapprocher du même terme transcrit avec (*liyyiɔm*) en II, 19. En XXII, 11, il est difficile de savoir si l'on doit lire (*yàyɔ*) ou (*yyàɔ*), *cf.* VII, 18; on a cette même difficulté en quelques passages où l'on ne peut déterminer avec certitude si le signe voyelle est souscrit au premier *yod* ou au second. Mais nombre de graphies sont nettes: ainsi *ihiya*, III, 12, et *ini y as* 'dis-lui !', IV, 13, XVII, 12, ont une notation avec deux *yod* où le premier est affecté du *qamaṣ*. Cette même notation avec deux *yod* se trouve en I, 3, 4, pour *mad yag* 'celui qu'éprouve', mais dans une graphie (*maɔdiyyiɔaġ*) qui semble compliquée et maladroite. En XIII, XIV, les graphies (*yqṭyyġ*) avec deux *yod* mais sans aucun signe voyelle sauf en XIV à l'initiale, semblent être incomplètes, peut-être parce que l'expression, répétée plusieurs fois dans un passage bien connu n'offrait pas d'ambiguité (*iqḍa y aġ*) 'cela nous suffit').

[54] On peut citer, entre autres exemples à graphie (*yəy*) les notations de *lɛžayb*) (X, 4, 11, 12, VIII, 15), *limayṛ* (X, 4, 8, 10, avec une variante en (*yiy*) en VIII, 15, variante qui se trouve également pour d'autres termes, par exemple pour *ayd* en III, 12), *may s*,

Dans ce texte qui présente très peu d'exemples de réalisations de *yy* tendu dans l'enregistrement, il ne semble pas que le copiste ait essayé de noter la tension de *yy*. Même si, dans les exemples ci-dessus, la succession des deux *yod* correspond, dans quelques cas, à une réalisation [yy], ce doublement du graphème semble marquer uniquement que l'on a affaire à une fricative, sans distinguer la simple de la tendue.[55]

4.3.3. *La voyelle de disjonction de timbre i*

Dans d'autres cas, le copiste a utilisé le seul *ḥiriq* souscrit. Sauf en XI, 14, pour *tamurġi* 'sauterelle', et en XIX, 10, pour *ulli* 'petit bétail', où l'on trouve en finale le point voyelle souscrit non suivi de *yod* (alors que les autres transcriptions de *ulli* se terminent bien sur un *yod*) et où l'on a vraisemblablement affaire à des lapsus, dans tous les exemples attestés, le *ḥiriq* note non une voyelle *i*, qui s'opposerait dans le système en tant que brève à un *i* long, mais une réalisation de la voyelle ə de disjonction entre deux consonnes d'articulation antérieure; dans cette position en effet on entend souvent des variantes de ə d'un timbre voisin de celui de *i*. En fait, dans plusieurs notations, pour un mot donné, le *ḥiriq* est une variante du *ševa*. On comparera par exemple les graphies de *s lḫdmt* 'vers le travail': en VII, 13 un *ḥiriq* est souscrit au *lamed* et on a la transcription d'une réalisation [sli-] variante de [sle-]; en XX, 4, un *ševa* est souscrit au *šin*, ce qui correspondrait à une réalisation [səl-]. Les lectures effectives de ces passages sont respectivement [sləḫdəmt] et [sləḫədəmt].

4.3.4. *Les ambiguités*

On voit par cet exposé comment le copiste a essayé de trouver une graphie qui traduise la réalité phonétique tout en rendant compte du système, mais qui, en même temps, ne s'écarte pas trop des traditions graphiques de l'hébreu. Cela n'est pas allé sans quelques ambiguités. Ainsi, dans *yiwi* 'il a apporté',

---

ayt noté trois fois avec (*yəy*) et une fois avec (*yyə*), *wayḍ*, *ayddġ*, *aynna*. *taḫḫuyt* est noté avec un seul *yod*, (*yə*); de même à *tafukt* 'soleil', réalisé avec *k* spirant, mais non *y*, correspond une notation à (*yə*), ce qui peut noter une variante intéressante.

[55] On peut se demander si une graphie comme VIII, 15 (*stàwàɔwdàɔ*) qui est lue [tawada] mais qui, en fait, ne peut être que *s tawda* 'avec peur' (voir la note critique du passage dans *Version berbère*) n'est pas un procédé, comparable à ceux que nous venons d'étudier à propos de *y*, pour noter la fricative *w*. On comparera également la notation (*yiɔulily*) en VI, 11, qui ne doit pas être interprétée en *i ulili* 'pour le laurier', mais en *i* (*w*)*ulli* 'aux moutons', où l'on retrouve le même procédé pour noter la tendue *ll:* emploi du point voyelle souscrit à la première consonne, la deuxième étant suivie de la *mater lectionis;* on remarquera toutefois que pour les autres notations de *ulli* dans ce texte, le copiste a usé d'un moyen plus économique, avec le *dageš*, soit -(*lliy*).

le préverbe qui ne peut être ici que *y-* a été noté *-iy-*, XI, 1 et XII, 12, parce que le verbe était précédé de la particule de rection enclitique *d*; or cette notation, en médiale, nous l'avons vu, est celle d'un *i*. Pourtant le lecteur ne s'y est pas trompé et a bien prononcé les deux fois [*-yiwi*].[56] De même en XI, 16, la graphie *y/niy* a été lue *yanni* 'il voit', non seulement parce que le signe souscrit au *yod* initial était raturé, mais probablement parce que (*yiniy*) est une graphie équivoque pouvant transcrire non seulement *ini* 'dis', mais *yini* 'il dit'. En fait, à l'initiale, à cause du jeu des enclitiques, le problème de la distinction dans la graphie, à l'initiale d'un groupe, de *yi-* et de *i-*, ne s'est pas posé. En IV, 15, la graphie de *-y* dans *ubuy* 'tranchée' par (*-yəy*), pourtant conforme à la règle que semble s'être donnée le copiste, a pu embarrasser le lecteur et provoquer la prononciation [ubuyi] qui pose un problème d'interprétation. Les graphies de *kiyi* 'toi', qui utilisent aussi (*-yəy*) sont également peu satisfaisantes; si en III, 12, on peut songer à une variante à élision de voyelle finale, *kiy* ou *kiyy*, en IV, 4 et 17, on ne peut, pour expliquer la même graphie, invoquer une élision.[57] Enfin, dans (*tiytiy*), si le premier *yod* représente un élément radical réalisé *y*, le *yod* final est un élément purement graphique: on a affaire à un schème nominal *tVCCV*, *tiyti* 'coup'.[58]

4.3.5. *L'emploi du segol et du ṣere*

On trouve quelques notations où le copiste a utilisé le *segol* et le *ṣere*. Le *segol* apparaît dans des noms propres ou des termes traditionnels. Il correspond

56 En XII, 3, c'est peut-être un lapsus qui explique la graphie (*niwiy*) avec le seul *ḥiriq* souscrit à *n* (particule de rection). Cette notation en effet ne pourrait correspondre qu'**à** *niwi* 'nous avons porté' alors que le lecteur dit bien *n yiwi* 'il a emporté'.

57 En VII, 15 où le lecteur prononce [kiyyin], la graphie (*qiyəyin*) représente bien la forme à *-n* final du pronom. En IV, 4 et II, 17 où l'on a (*qiyəy*), si le copiste voulait noter *-i* final, il était obligé, selon les règles qu'il suit, de noter un *ḥiriq* sous le deuxième (*y*) et de la faire suivre d'un autre *yod* (v. ci-dessus 4.3.1). Peut-être a-t-il renoncé à une succession de trois *yod*; *cf.* ce qui se passe pour la transcription de *-vu-* et *-uv-* en hébreu (v. D. Cohen et H. Zafrani, *Grammaire de l'hébreu vivant* [Paris 1968], 47).

58 V. ci-dessus, 4.3.1; il semble que dans quelques cas la prononciation du lecteur ait pu être influencée par la graphie (v. *Version berbère*, Intr., III, 2.3.17 et n.); le problème des réalisations [iy] de *i* dans ce texte n'a pas toujours été élucidé. Enfin, comme autre cas où le copiste a pu être gêné pour la transcription, on peut citer celui des noms à l'état d'annexion à voyelle *i-* constante. Il est vrai que, dans un texte de cette zone linguistique les variantes *yi-* et *iy-* (comme *wu-* et *uw-* pour u-) peuvent coexister pour ce type de nom, ce qui atténue la difficulté. Néanmoins, en XI, 13, si l'on compare les graphies de *g igran* et de *ġ iysan*, on voit que le copiste a soigneusement fait la différence entre le type à voyelle constante (*iysan*), notant par (*giy-*) dans le premier cas et par (*ġiyəy-*) dans le second, *ġ* étant une variante de *g* (v. *Version berbère*, Intr., III, 3.2.2 pour les formes de l'état d'annexion, et ci-dessous la première note du paragraphe 4.4.1; sur la notation des séquences *wi* et *uy*, v. ci-dessus 4.3.1, *in fine*, note, et ci-dessous 4.4.2 *in fine*).

à une prononciation [i] du lecteur.[59] Quelques mots berbères offrent une notation avec un *ṣere* qui correspond également à une prononciation [i]. Ainsi, en VIII, 10 (*tiyseyràɔtiyn*), *tiširratin* 'filles'; mais *iširran* 'garçons' est noté avec *segol* (*yisèrràɔn*) en III, 8 et XIX, 2, les huit autres notations comportant (*-səyir-*) ou (*-səyr-*) ou (*-siyr-*). *idd*, dans *ur idd* 'ce n'est pas', est noté partout avec *-iy-*, sauf en IX, 7 (*ɔureyd*). On signalera encore (*ɔuteġ*) en IX, 7, alors que la même forme de ce verbe, 'je frappe', est notée avec *-tiy-* en IX, 2. Pour (*yimkeddàɔ*) 'ainsi', formé de *imk* + *dda* (le texte oral a ici comme deuxième élément le démonstratif *ddġ*), le *sere* ne peut guère représenter qu'une voyelle de disjonction à timbre antérieur entre *k* et *dd*. Comme on le voit, on a bien affaire dans ces notations à *segol* et à *ṣere* soit à des graphies inspirées par la tradition, soit à des variantes de notation par *-iy-*. Pour *utiġ*, il se peut que le copiste ait voulu noter un timbre [e] conditionné par le voisinage de la vélaire; il se peut aussi que pour *iširran* et *tiširratin*, les trois graphies par *segol* ou *ṣere* traduisent le sentiment d'une prononciation particulière, mais, dans l'ensemble, les graphies de *i* montrent que le copiste a eu conscience qu'il existait un seul phonème vocalique antérieur.

4.4. *u et w*

Les problèmes qui se posent pour la transcription de *u* et de *w* sont comparables à ceux qui se posent pour *i* et *y*, bien que la symétrie ne soit pas complète, peut-être parce que le matériel graphique n'est pas exactement le même au départ. *u* et *w* ont les mêmes fonctions que *i* et *y* dans le système phonétique. La consonne et la voyelle sont dans certains cas en fonction complémentaire, réalisations conditionnées, ou bien elles sont des variantes libres, ou bien elles constituent des phonèmes distincts.[60]

La distribution dans le texte oral est la suivante: *u* à l'initiale devant consonne, en médiale entre consonnes, en finale après consonne; *w* à l'initiale devant voyelle, à l'intérieur du mot devant voyelle (après voyelle ou consonne); *u* ou *w* en variantes libres à l'intérieur du mot après voyelle devant consonne, en finale après voyelle.

[59] Le *segol* est transcrit par *è* et le *ṣere* par *e*. On trouve dans les graphies à *segol* : (*fèśàḥ*) [pisaḥ] 'Pâque', (*afiyqumèn*)([apʰikumin], (*musèh*) 'Moïse', (*yisəràɔèl*) 'Israël', (*ġməliɔèyl*) 'Gamliel', (*ràεmśèś*) 'Ramsès', (*ġusèn*) 'Gošen', (*sèεyr*) '(le mont) Seεir', (*ɔèliyεèziyr*) 'Eliεezer', (*tèraḥ*) 'Teraḥ'. A [miṣər] correspondent six graphies avec (*miy-*) et une seule avec (*mèɔ-*). *lmqdš*, dans *bit lmqdš* est noté deux fois avec *pataḥ* ou *qamaṣ* souscrit au *dalet*, une fois avec *ševa*, deux fois (IX, 18 et XXIV, 2) avec *segol*, les réalisations correspondantes du lecteur étant [dàś].

[60] V. L. Galand, «Un cas d'opposition pertinente *w/u* en berbère?» dans *GLECS*, VII (1954—1957), 91 92 et *Version berbère*, III, 2.3.17.

4.4.1. *La voyelle u*

Devant consonne, à l'initiale d'un groupe graphique, *u* est régulièrement noté par (*ɔu*), c'est-à-dire *waw* à point suscrit, suivant un *alef*. C'est le cas de la voyelle thématique du verbe, de la voyelle d'état d'annexion dans le nom, de *u-* dans la négation *ur*, qui est toujours au début d'un groupe graphique et qui est toujours noté (*ʔu*).[61]

A l'intérieur d'un groupe, entre consonnes, et en finale après consonne, *u* est noté par le *waw* à point suscrit, sauf dans un très petit nombre de cas. Pour *tazddugt* 'demeure' (XVIII, 14), l'absence de point sur le *waw* semble être un lapsus; il en est de même pour une ou deux graphies de *nḥmdu* 'louons !', de *kullu* 'tout', qui dans la très grande majorité des cas ont bien le point suscrit sur le *waw* en finale comme *inu* 'de moi'. Quant à la graphie de *ḍurn* 'ils ont entouré', elle offre (*u*) en XXV, 1 et (*wu*) en XXV, 2. Pour ce verbe, qui est de type $C_1\check{C}_2C_3$ ou CVC selon les parlers, une variante *-wu-* ne pourrait surprendre; ce serait une réalisation de *wə* dans un type à consonnes. Le lecteur prononce [ū], peut-être [$ū^w$]. On rapprochera cette graphie de celles de *yun*, *yut*, 'un', 'une'. *yun* est noté cinq fois avec (*u*), une fois avec (*w*), *yut* une fois avec (*u*) et deux avec (*wu*); ces graphies à *w* peuvent noter des réalisations fricatives comme [yəwn], [yəwt]/[yuwt] constantes dans certains parlers.[62]

[61] On remarquera que, à l'état d'annexion de *ussan* 'jours', nom à voyelle *u* constante, en III, 4, correspond une graphie dont l'initiale (*ɔu-*) est rigoureusement identique à celle de l'état libre [ussan] en III, 1, 2, 3, 4, alors que le lecteur a prononcé [wussan]. Mais cette graphie peut transcrire une variante du copiste; des variantes à *uw-* et même à *u-* initial sont en effet attestées en ce cas. C'est le même problème que pour l'état d'annexion des noms à *i* constant (v. ci-dessus 4.3.2, la deuxième note du paragraphe). Citons encore (*ġuwlliy*) en IX, 13, 14, variante à *uw-* du *ġ wulli* du lecteur, en regard du (*yiɔulily*) de VI, 11, «aux moutons», variante à *u-*, où l'*alef*, qui ne correspond à aucun son, marque sans doute la séparation en deux syllabes. La graphie (*wɔutiyġ*) correspondant à [utiġ] du texte oral, en IX, 2 (comparée à (*ɔuteġ*) en IX, 7) pourrait noter *w utiġ* 'et je frappe'. Alors que, dans le texte oral, le pronom démonstratif *wnna* 'celui' offre des réalisations fricatives, notées par *w* dans *Version berbère*, du phonème initial, réalisations connues d'autres parlers, le copiste a, dans tous les cas, noté (*ɔu-*), c'est-à-dire une voyelle. Pour la conjonction d'origine arabe *wa/u/w* qui constitue également un début de groupe graphique et pour laquelle les variantes du texte lu ne coïncident pas avec celles du texte écrit, on remarquera que le manuscrit ne note jamais (*u*), même devant consonne: on trouve (*w*) en XVI, 3 devant *ha*, en XIII, 2 devant *ḫmsin*, en V, 5 devant *yaεqub* (v. la note du texte), et régulièrement devant *ṛbbi; cf.* (*wə*) devant *tiyti*, XII, 2, 11.

[62] On remarquera, à propos de *yun*, que, en III, 9, quelle que soit l'interprétation qu'on donne de la construction, le lecteur a prononcé *-w-* par deux fois (v. la note du passage dans *Version berbère*); *cf.* XIX, 6 [irwəl] 'il fuit' noté avec (*wu*) et en XIX, 8 [tərwəlt] 'tu fuis' noté avec la séquence inverse (*uw*). Pour *ubuy*, *taḫḫuyt*, *tafuyt*, *iḥmmuyn* où l'on a affaire au phonème vocalique *u* suivi du phonème consonantique *y* (sans neutralisation comme en d'autres positions, v. *Version berbère*, Intr., III, 2.3.17), on trouve les notations (*uy*), (*uyə*), (*uwy*) et (*uwyə*).

Le signe (*u*) n'est pas le seul employé. On trouve également le *waw* avec point adscrit, tranlitéré ici par *ù*. Mais en aucun cas ces deux signes ne correspondent à des phonèmes distincts du berbère, qui ne connaît que *u* comme phonème vocalique postérieur. En fait, les quelques graphies du manuscrit contenant (*ù*) ne se trouvent que dans les sept premières pages; par la suite, le copiste n'a plus utilisé ce signe; sans doute a-t-il pris conscience du système vocalique et systématisé en conséquence son écriture. Dans les quelques termes où apparaît (*ù*), il se comporte apparemment en variante libre de (*u*), dans le voisinage de consonnes d'articulations très différentes. Citons par exemple *úr* (I, 2), partout ailleurs, nous l'avons vu, noté *ɔur*; *kullu* noté partout avec (*u*) final offre une seule graphie (*ù*) en I, 3; dans la graphie *yuùṭ* (II, 12) correspondant à une lecture [iwuṭ] 'il revint', on voit mal ce que peut représenter la séquence (*-uù-*); dans *ġždmn* 'ils sont assis', (*ù*) suivant *gimel* représente, en II, 9, le timbre vélarisé de ə dans le voisinage de la labiovélaire $\dot{g}^{0}$ (en IV, 16, on a (*u*) à la même place). Citons encore des graphies à *ù* dans l'état d'annexion de *ayddġ*, 'ceci', en IV, 1, 6, 9.[63]

Il faut signaler aussi un nombre très réduit de notations de *u* par *qubuṣ*. De même que l'utilisation de (*u*) n'implique, pour ce texte, aucune différenciation de timbre par rapport à (*ù*), de même l'emploi du *qubuṣ* ne marque jamais une voyelle comme brève par rapport à (*u*) ou à (*ù*). D'autre part, à la différence de ce qui se passe pour le *ḥiriq* (voir ci-dessus 4.3.3), le *qubuṣ* n'a pas été réservé à la notation de ə dans le voisinage d'une consonne vélaire.[64] Dans le verbe *ggudi* 'être nombreux' les notations *gŭw-* (*ŭ* translitérant le *qubuṣ*) en VI, 18 et VII, 1 sont des variantes des notations avec *gu-* en VII, 3, 4; à [ittuzayden] VIII, 9, correspond une graphie utilisant (*-tŭw-*). On trouve (*-ġŭu-*) dans la graphie correspondant à [sġuyyȧn] en VII, 20. Je ne vois pas quelle signification particulière pourraient avoir ces notations.[65]

63 V. ci-dessous 4.4.2 *in fine* pour le problème de la séquence *w/u* + *y/i*. En II, 10 (*tεaɔàwudən*) correspond à [ttεawadən] 'ils répètent'; si l'on compare à la graphie de [ttεawadəġ] 'je répète', XXV, 9, (*tεàɔwàɔdeġ*), on peut penser qu'il y a eu lapsus en II, 10.

64 Nous avons vu ci-dessus (3.2.7) que le copiste n'avait pas de signe spécial pour noter les consonnes labiovélaires g^{0}, k^{0}, g^{0}, $\underset{\smile}{h}^{0}$ ni les tendues correspondantes, mais dans tous les cas où on a affaire à une consonne de ce type, il a noté comme voyelle de disjonction non un *ševa* mais un (*u*), ou bien un *waw* accompagné d'un *ševa*. $k^{0}nni$ 'vous' est régulièrement noté (*quniy*), $nkk^{0}ni$ 'nous' est noté avec (*nuq-*); pour akk^{0}, v. 3.2.7; pour le verbe $gg^{0}z$ 'descendre', la voyelle postérieure est notée soit avant, soit après *g*(*g*) et de façon différente: (*guzən*), $gg^{0}zn$, V, 5; (*yugəyz*), $igg^{0}iz$, VI, 8; (*yuwgəz*), VI, 5 et (*yiwgəz*), VI, 7, $igg^{0}z$.

65 Pour VII, 20, VIII, 1, (*tàɔġuyŭywt*) 'cri', avec *qubuṣ* souscrit au premier *yod*, voir ci-dessus 4.3.2. On signalera aussi quelques graphies traditionnelles avec *ḥolam*, pour les noms de Moïse, Pharaon, Jacob, Josué.

4.4.2. *La fricative labiovélaire w*

Devant voyelle *a* et *i*, *w* à l'initiale d'un groupe graphique est représenté par le *waw* muni d'un signe voyelle souscrit et suivi de la *mater lectionis* correspondante, ou bien par le *waw* sans signe souscrit, suivi de la *mater lectionis* munie d'un signe voyelle.[66] On peut citer comme exemples les notations de *waḫḫa* 'c'est bien', *wala* 'et ne pas', *wažbġ* 'j'ai répondu' et celle des pronoms *wi* 'celui', *wida/widda, winna* 'ceux-là', de *wa* 'et' en VII, 1, V, 1,4.[67] Il y a très peu d'exemples de noms masculins à l'état d'annexion pour la graphie de *w*-initial devant voyelle car, dans ce texte, ils se trouvent surtout en régime de préposition, et cette préposition, enclitique, est notée, selon l'usage du copiste, en tête du groupe graphique préposition + nom. Ces notations sont donc des notations de *w* à l'intérieur du groupe graphique, devant voyelle.

En médiale, devant voyelle (après voyelle ou consonne), dans la majorité des cas, une cinquantaine, on trouve également le *waw* avec signe voyelle souscrit, suivi ou non de la *mater lectionis*. Une graphie avec double *waw*, le deuxième *waw* étant muni du signe voyelle se trouve dans trois cas: ((*yaɔawwiy*) [yawi] 'il apporte', (XVIII, 1); (*yiwwàɔś*) [i wass] 'au jour', XVIII, 7; (*ɔawwàɔl*) [awal] 'son, bruit', XXV, 6. Comme dans le cas des graphies à double *yod* (voir ci-dessus 4.3.2), cette graphie à double *waw* semble noter non une réalisation tendue (sauf peut-être pour *i wass*), mais le caractère consonantique de *w*. Restent une vingtaine de cas qui posent un problème, avec des graphies (*ua*) et (*uaɔ*). Nous avons vu que (*u*) correspond, dans la très grande majorité des cas (un nombre de l'ordre de deux cents), à une voyelle *u*. Tous ces cas correspondent à des réalisations [-Cwa-] du lecteur, la consonne *C* se présentant sous la forme de *t, d, n, l, r, s, g, ġ*, sans qu'il y ait trace d'une voyelle de disjonction entre *C* et *w*. Mais le copiste a-t-il eu, pour sa part, le sentiment de l'existence d'un son de transition entre *C* et *w*, d'une prononciation [-Cŭwa-]? Quand *C* est une consonne d'articulation antérieure, l'existence d'un son de transition est concevable; et dans le cas de *g wass* 'dans le jour', IV, 6, (*guaɔś*) ou de *ġ wammas* l'existence d'un élément labiovélaire furtif est possible.[68] Ainsi (*ua*) marquerait-il deux choses: d'une part le fait de noter le *waw* à point suscrit qui, en général, dans le manuscrit transcrit la voyelle *u*, indiquerait qu'il y a un élément vocalique dans la réalisation, d'autre part, le fait que ce même signe reçoit quand même un signe voyelle souscrit indiquerait qu'il y a aussi un élément consonantique dans l'articula-

[66] Pour la notation de *a*, v. ci-dessus 4.2, pour *i* v. 4.3.1, et la dernière note du paragraphe; pour *wu*-, v. 4.4.1 et la première note du paragraphe.

[67] Pour les variantes de cette conjonction et leur notation, v. ci-dessus 4.3.1 et la première note du paragraphe.

[68] Des réalisations ^{u}g, g^{u} de la préposition devant *w* sont connues dans certains parlers; v. aussi *Version berb.*, Intr., III, 2.3.9, la variante g^{o} devant *m*.

tion.[69] On aurait une notation d'une réalisation [-ŭwa-]. Etant donné le petit nombre des exemples, la distribution des consonnes précédant *w* peut ne rien signifier. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il apparaît que ces notations par *ua*(ɔ) ne représentent que des variantes libres de réalisations [wa] puisque, dans plusieurs cas elles alternent avec des notations par *wa*(ɔ). On peut citer le cas de *g wammas* 'dans le milieu', écrit six fois avec (*uàɔ*) et une fois avec (*wàɔ*), XVI, 2; *lwaldin* 'parents' offre neuf notations avec *waɔ* (ou *wɔa*, I, 3), trois notations avec *uà*(ɔ), IV, 12, XVI, 6 et probablement XVII, 4, et une notation avec *uʔa* (I, 19).[70]

Deux exemples restent à signaler, concernant tous deux une notation de *uwa*. Pour (*niteduuɔaz*) [-nttduwaz] 'nous mangeons trempé', I, 8, on pourrait songer à un lapsus ou à une maladresse; *cf* dans la même première page, I, 19, (yiqwuɔàn), [ikuwan]. En XXV, 4, la notation *lquwàɔ* correspond bien à une réalisation [-uwa-] du lecteur. Quant à la graphie (*ʔaduàwʔdd*), VII, 9, elle ne peut représenter qu'un *a dduwad d* 'allez !', variante du [a ddiwad d] du texte oral. Le manuscrit présente ici un point très net suscrit et en même temps un *qamaṣ* souscrit au premier *waw*. Deux points nettement plus petits apparaissent, l'un un peu à gauche et à mi hauteur de hampe du premier *waw*, l'autre, à même hauteur à peu près, à gauche du deuxième *waw* et collé à la hampe. Le premier *waw*, avec son point suscrit et son *qamaṣ* souscrit ne peut évidemment pas recevoir une troisième marque. Si le deuxième point n'est pas, comme le premier, un trait de plume involontaire, on aurait une graphie (*ɔaduàùɔdd*) qui offrirait encore plus de difficultés que la première lecture ci-dessus. La première lecture en effet, (*ɔaduàwɔdd*), offre bien une succession *u*, *w* conforme à ce que la comparaison avec les autres parlers nous fait attendre pour un impératif de ce type. Pour la place du *qamaṣ* et de l'*alef*, on pourrait songer aux graphies *yàyɔn* de *sġuyyan* et des autres termes cités ci-dessus 4.3.2, *in fine*); en retenant des exemples cités plus haut que (*uà*) pourrait noter [uwa], on proposerait alors l'interprétation suivante: (ɔaduàwɔdd) serait la notation d'une réalisation [a dduwwad d], tout à fait possible. Mais si l'on devait admettre une lecture (*ù*) pour le second *waw*, on ne voit pas ce que représenterait *-*dduwaud*. Enfin, il serait bien difficile de penser, toujours dans le cas où l'on considèrerait que le deuxième *waw* porte un point adscrit,

[69] Nous avons des exemples dans ce manuscrit de cas où le copiste a voulu noter semble-t-il des réalisations [uʷ], [ʷu] variantes de *u;* v. ci-dessus 4.4.1 ce qui est dit de *yun*, *yut*, *ḍurn* et 4.4.3 *in fine* et note.

[70] V. aussi les graphies de *twatn* 'ils sont frappés', noté quatre fois avec (*wàɔ*), une fois avec (*uà*); *d wawal* noté deux fois avec (*uà*), *i wawal* noté avec (*wàɔ*), il est vrai, après (*yi-*); *n wasif* noté une fois avec (*wàɔ*), une fois avec (*uàɔ*); pour *n wakal*, on a la graphie (*uà*), pour *n waggu*, la graphie (*uɔ*). Sauf pour ces deux derniers termes qui n'apparaissent qu'une fois, les notations *uà*(ɔ) se présentent bien, pour un même mot, en variantes libres de la graphie *wà*(ɔ). *Cf.* dans la suite du texte l'analyse de la graphie de *a dduwad d*.

que l'on a une notation de *ww*, alors que partout ailleurs le *waw* ponctué de cette façon s'interprète comme une voyelle.

Un autre cas où les graphies ne sont pas faciles à interpréter est celui de l'état d'annexion de *ayddġ* 'ceci', *aynna* 'cela', qui offrent deux possibilités de réalisation (comme le montrent et le texte oral et la comparaison avec d'autres parlers) soit *uy-* et *wi-*.[71] Certaines notations sont claires: en VIII, 7, 11 et XXV, 6, (*nwiy-*), (*gwiy-*), (*wiy-*) correspondent bien à des réalisations [-wi-], soit après préposition *n* ou *g*, soit après verbe *illa*. En IV, 6 et XVII, 12 (*cf* (*ɔuyənnàɔġ*) en V, 13) les graphies *yəy̧* ne peuvent correspondre qu'à la consonne *y*, la voyelle *u* étant notée *ɔu* en IV, 6; mais en XVII, 12 la graphie *nuəyəyddġ* est curieuse. La présence d'un *ševa* sous ce signe (*u*), si elle n'est pas un lapsus, serait peut-être à rapprocher des notations (*uà*) signalées ci-dessus et marquerait peut-être une réalisation [uw̆]. Il semble que, en III, 18, dans (*ɔàwəyiyidġ*) et en IV, 1, dans (*ɔùiyəddġ*), on doive aussi considérer que l'on a affaire à la consonne *y*; mais (*ùi*) pose le même problème que (*uə*) en XVII, 12; faut-il voir dans le *ḥiriq* un lapsus, une annonce du *yod* qui suit (*cf* p. 132 n. 52 la graphie de *mad yaġ*), ou un essai de notation de [uw̆]? Il est difficile de répondre, de même qu'il est difficile d'interpréter la graphie de III, 18, où non seulement le *y* est noté comme une consonne, mais encore le *w* et où apparaît un élément *a-* initial. En IV, 9 et 10, (*ɔùwyid*(*d*)*əġ*) semble noter *uyddġ*, peut-être avec une réalisation [uw] de *u*, (*-yi-*) étant une graphie possible de la fricative *y*; si l'on avait un *i* voyelle à la suite du *waw*, il serait sans doute noté par (*-iy-*) comme nous l'avons vu ci-dessus (4.3.1).[72]

4.4.3. *u et w variantes libres*

A l'intérieur du mot, après voyelle devant consonne et en finale après voyelle, *u* et *w* se comportent en variantes libres. En finale absolue, on ne trouve que l'exemple du nom d'Esaü, noté avec *-sàw*. A l'intérieur d'un groupe graphique on trouve, après *a* ou *i* (quelles qui soient les variantes graphiques pour *a*), les notations suivantes: (*u*), (*w*), (*wə*), (*ww*), (*uw*) et (*wu*), soit un nombre de

[71] *Cf.* ci-dessus 4.3.2 ce qui est dit des séquences *i/y* + *u/w* et v. *Version berbère*, Intr., III, 2.3.17, 3.4.5 (2e paragraphe et note), 3.4.7, 3.4.8 et les notes du texte à III, 18 et V, 13.

[72] On peut rapprocher cette notation de celles du préverbe de troisième personne masculin singulier dans les groupes *ad* + *izayd/iεṭl*, où (*-yi-*) semble bien représenter une réalisation fricative, à la suite d'une notation (*-də-*) (v. ci-dessus 4.3.2 et n. sur les notations de *y* en médiale). Pour d'autres graphies où se pose le problème de la succession de *i/y* et *u/w*, v. ci-dessus 4.3.2, à propos de la graphie de *i/y* à l'initiale, les variantes que présente le texte écrit par rapport au texte oral; *u* suivant *y* est noté (*u*), mais aussi, dans *yut* et *yuzn*, (*uw*) et (*wu*) en variante de (*u*). V. aussi 4.3.1 *in fine*, note sur les graphies de *wi-* démonstratif.

variantes graphiques remarquable, précisément dans les cas où les latitudes de prononciation sont le plus grandes et où l'on entend devant la consonne [au], [aw], [awə], [awŭ], [auw̆].[73]

4.5. *Le ševa*

L'étude du texte oral montre que, comme on pouvait s'y attendre pour un document de cette région du monde berbérophone, la voyelle centrale ə n'est pas un phonème.[74] ə joue un rôle de centre de syllabe, que peuvent assumer également certaines consonnes; ainsi le pronom personnel *tn* 'les' peut, dans des environnements identiques, être réalisé [tən] ou [tn̍]. Ces réalisations peuvent varier et avec le locuteur et avec l'instant du discours pour un même locuteur. On verra par exemple que, en XXI, 11—14 les graphies avec *ševa* et sans *ševa* pour *tn* ne correspondent pas aux réalisations du lecteur qui, pourtant, a prononcé tantôt [tən] et tantôt [tn̍], mais avec une autre distribution dans la chaîne du discours. De même, la place de l'élément vocalique dans le groupe consonantique qu'il disjoint peut varier. Cela explique des variantes de graphie comme (*tàɔġrəṣàɔwət*), XVI, 8, et (*tàɔġərṣaɔwt*), XX, 5, auxquelles correspond dans les deux cas la réalisation [taġərṣawt] du lecteur. Mais, même si les latitudes de réalisation sont grandes, les groupes de trois consonnes sont le plus souvent disjoints, dans le texte oral, par la voyelle ə, ce qui n'est pas le cas en chleuh par exemple. Faute d'étude plus approfondie et faute de références au parler de l'endroit, il est impossible de savoir comment la diction cantillée influe sur le rythme syllabique.

4.5.1. *Notation de la voyelle centrale ə*

Pour noter cette voyelle centrale, le copiste disposait du *ševa*, qu'il a effectivement utilisé dans la majorité des cas. Le lecteur, et c'est une particularité du texte oral, réalise souvent ə avec un timbre voisin de ceux de *a* (variable selon l'environnement consonantique). Mais si l'on peut citer quelques graphies de *maṣr* 'Egypte' avec *a* (*pataḥ* souscrit au *ṣade*), on remarquera que, sur la cinquantaine d'apparition du terme, ces notations se trouvent dans les deux premières pages seulement (I, 1, 3, 17; II, 1, 2) et que, partout ailleurs le

[73] On peut citer *awd* 'même', noté une fois avec (*uw*), III, 12, ailleurs avec (*wu*); *tawda* 'peur', noté deux fois avec (*wə*), une fois avec (*u*). Pour ce mot, la graphie (*tàwàɔdàɔ*) en VIII, 15 semble être une maladresse (v. ci-dessus la dernière note de 4.3.2). V. aussi *iεdawn* 'ennemis', qui offre les variantes (*w*), (*u*), (*wu*), ainsi que les notations de *sawl* 'parler', *taġṛṣawt* 'victime', *εawd* 'répéter' (et *εun* 'aider', bien que ce verbe soit d'un schème différent), *arraw* (+ *nns/nnun*) 'postérité (de lui/de vous)', *imṭṭawn* 'larmes', *iwaliwn* 'mots', *lmεawnt* 'assistance'.

[74] V. *Version berbère*, Intr., III, 2.2.3, où l'on trouvera d'autres exemples.

copiste a utilisé un *ševa*; la réalisation correspondante du lecteur est très voisine de [å]. On pourrait citer bien d'autres exemples où le copiste a parfaitement distingué *ə* et *a*.[75] En quelques passages, la rigueur de cette notation a pu aider à l'établissement du texte oral.[76] Nous avons vu que le *ḥiriq* dans certains cas avait servi à noter la voyelle de disjonction dans le voisinage de consonnes d'articulation antérieure, mais que la voyelle *ə* dans le voisinage des consonnes labiovélaires avait été notée de la même façon qu'une voyelle pleine (voir ci-dessus 4.3.3 et 4.4.1 *in fine*).

Il arrive aussi que le manuscrit ne note aucun signe souscrit sous la consonne; ce peut être parfois un lapsus, mais le nombre des cas est trop grand, et les preuves du soin du copiste trop nombreuses, pour qu'on attribue au hasard ces notations de consonnes sans signe voyelle. On citera entre autres exemples *siysɔm nrbbiy* en XXII, 14, où l'*alef* semble noter un *ə*, ce qui arrive quelquefois[77] mais où (*m*), (*n*) et (*r*) ne sont affectés d'aucun signe voyelle, alors que le lecteur a prononcé [sisemmə̊ṛbbi] avec assimilation de *n* à *m*. Si l'on examine les notations du groupe préposition consonantique (*g*/*ġ*, *n*, *sr*) + *maṣr* 'Egypte', on remarque que dans 7 cas sur 46 une voyelle de disjonction a été notée par le copiste (*ševa* souscrit à (*g*) ou (*ġ*) en I, 1, 3, 17; II, 16; XII, 9; *ḥiriq* en II, 1, 2). Même lorsque l'on a le groupe graphique *srmàɔṣər* (VI, 15, VII, 19), les trois consonnes en séquence (*s*, *r*, *m*) ne sont affectées d'aucun signe souscrit; le lecteur a prononcé les deux fois [sərmaṣər]. La graphie note peut-être une variante de réalisation où *r* serait centre de syllabe. Si le lecteur a régulièrement prononcé [ġmaṣər] ou [gmaṣər], lorsque la préposition était *n*, il a prononcé [ənma-] dans huit cas et [ńma-] dans quatre cas.[78]

4.5.2. *Distribution du ševa et du ə*

Dans l'ensemble, le copiste note à peu près autant de *ševa* que le lecteur prononce de *ə* : l'écart est de moins de 50 sur un total d'environ 1200. Mais la distribution du *ševa*, nous l'avons déjà vu dans quelques exemples, ne coïncide pas avec celle de [ə], soit qu'à un *ševa* ne corresponde aucune réalisation en *ə*, soit qu'une consonne ou une suite de consonnes non affectées de *ševa* soient

[75] Ainsi *limayṛ*, *lɛžayb*, *mddn*, bien que réalisés [-yaṛ], [-yåb], [-ddän] dans le texte oral, sont notés avec un *ševa*. De même pour les démonstratifs: *ddġ* pourtant réalisé le plus souvent [ddaġ] par le lecteur a été bien distingué de *ddaġ* dans la graphie.

[76] V. *Version berbère*, Intr., III, 2.2.4.

[77] Il se pourrait aussi que ce (ɔ) note un timbre *a* de *ə*; *cf.* ci-dessus 4.2.

[78] On peut citer également des successions de consonnes non munies de *ševa* comme (*dlmarur*) XVI, 3, correspondant à une réalisation [dəlmarur] du lecteur, mais qui pourrait aussi admettre une réalisation avec *l* comme centre syllabique, *cf.* (*slhaɔɛədd*), V, 8, (*yimrrzaɔ*) [iməṛẓẓa], V, 10, (*yistsənnət*) [istssənt], V, 9, (*lktub*) noté ainsi 28 fois sur 29 et (*lkətub*) en IV, 5, alors que, régulièrement le lecteur dit [ləktub].

prononcées avec intervention de ə.[79] L'ambivalence du *ševa* dans la tradition graphique de l'hébreu peut expliquer pour une part les cas où texte oral et texte écrit diffèrent sur ce point. Il semble bien que, même si le copiste montre par ailleurs qu'il sait se dégager des règles de graphie propres à l'écriture de l'hébreu, des exemples comme (*tàɔrəwàɔ*), [tarwa], I, 19; [taġ°rst], noté une fois avec (*rəṣt*), une fois avec (*rəṣət*), X, 8, 9, montrent que le *ševa* peut être un pur signe graphique. Je ne pense pas en effet qu'il faille considérer les notations que je viens de citer comme des variantes correspondant à des réalisations [rəw] et [ṣət] des séquences *rw* et *ṣt*. A une prononciation constante [t(a)mazirt] correspondent des notations qui, deux fois seulement sur une vingtaine ne comportent pas de *ševa* sous le *reš*. De même les graphies de *taḫatart, lḫ°ḍrt, taqbilt, taḫbubt, tazdduġt*, entre autres exemples, comportent un *ševa* sous l'avant-dernière consonne, alors que les groupes *rt, lt, bt, ġt*, dans les réalisations du lecteur comme dans les parlers du Sud marocain que j'ai entendus, sont prononcés sans voyelle de disjonction. Certes la réalisation de ces groupes consonantique n'est pas la même pour tous les parlers berbères, mais dans ce texte je pense que la notation d'un *ševa* est à interpréter comme un fait purement graphique.

Parmi les emplois où le *ševa* ne correspond pas à [ə], il faut rappeler les notations de *y* consonne devant consonne au moyen de deux *yod*, le premier étant muni d'un *ševa*: la réalisation correspondante est bien [y] et non [yəy].

4.5.3. *La voyelle de l'état d'annexion des noms féminins*

Une autre particularité reste à signaler. Nous avons vu qu'en général le copiste distingue bien ə de *a*, même lorsque l'environnement consonantique et peut-être aussi une disposition propre au parler amènent à des réalisations de ə dont le timbre est très voisin de ceux de *a*. Mais on trouve dans plusieurs passages des formes surprenantes pour l'état d'annexion;[80] il s'agit de noms féminins à voyelle non constante, de schème *taC-* pour lesquels on attend normalement un état d'annexion en *tC-*, qui peut être réalisé [təC-] ou [tC-]. Or si l'on prend l'exemple de *tamazirt* 'pays', on constate que le copiste a noté huit fois sur seize (*tàmà-*) ou (*tàɔmà-*), c'est-à-dire une voyelle pleine *a*, alors que l'état d'annexion attendu est *tmazirt*. Je pense que ces graphies fautives viennent non d'une difficulté propre à l'écriture hébraïque, (puisque le copiste

[79] V. H. Zafrani, «La lecture traditionnelle de l'hébreu chez les Juifs arabophones de Tiznit (Maroc)», dans *GLECS*, X (1963—1966), 29—33 et D. Cohen, *ibid.*, p. 33, sur la distribution du *ševa*. V. aussi H. Zafrani, «La lecture traditionnelle de l'hébreu chez les Juifs arabophones de Marrakech» dans *Fourth World Congress of Jewish Studies. Papers*, vol. II (Jerusalem 1968), 23—27. Ces deux articles traitent de la graphie et de la correspondance entre les signes et leur prononciation.

[80] Voir un exposé plus détaillé du problème et d'autres exemples dans *Version berbère*, Intr., III, 3.2.1, 3.2.3.

pouvait noter *tm-* par deux consonnes consécutives munies ou non d'un *ševa*, ainsi que nous l'avons vu), mais des conditions propres à la transcription du texte. En effet, le copiste, se remémorant ce texte qu'il connaît par tradition orale, le découpe, au fur et à mesure, pour l'écrire, en segments qui ne coïncident probablement pas avec les segments de la chaîne orale dont la diction obéit à un rythme fluant. Cette fragmentation du texte extrait les mots de leur cadre syntaxique, ce qui peut aboutir, pour un nom, à le restituer à l'état libre. C'est ce qui se passe souvent lorsque, au cours d'une enquête, on demande au locuteur de répéter lentement, et en la morcelant, la phrase qu'il vient de prononcer d'un seul jet. Pour *tmazirt*, le lecteur, probablement influencé par la graphie, a prononcé trois fois [tamazirt], mais dans les cinq autres passages où le manuscrit notait *tama-*, il a rectifié et dit *tma-*.

5. CONCLUSION

Si nous examinons à nouveau l'inventaire des phonèmes consonantiques du berbère pour les parlers du Sud marocain (voir le croquis de la page 119), nous constatons que la distinction des sourdes et des sonores ne pouvait poser de problème au copiste, puisque l'alphabet hébreu mettait à sa disposition un système graphique tout prêt, même si la nature de l'opposition doit être analysée de façon différente en hébreu et en berbère. De même, pour les séries nasale (*m*, *n*), latérale (*l*) et vibrante (*r*), existaient des graphèmes hébraïques.

Pour la notation de l'emphase, l'écriture hébraïque offrait des signes au tracé distinct de celui des non emphatiques de même ordre, (*ṭ*), (*ṣ*) et (*q*). Le nombre de ces graphèmes est insuffisant, puisque, dans un parler berbère, les sonores, ainsi que les tendues, sourdes et sonores, en partie du moins, peuvent recevoir la marque d'emphase; en outre, *ẓ* et *ṛ*, ainsi que *ẓẓ* et *ṛṛ*, constituent des phonèmes distincts dans le texte comme dans les autres parlers de la même région. A la différence des copistes chleuhs écrivant en caractères arabes, qui ont inventé des signes diacritiques ou des combinaisons de signes pour transcrire, par exemple *ẓ* ou *ž̧*,[81] le copiste de la *Haggadah* s'est contenté d'écrire la non emphatique de même ordre. Mais si l'on considère que le texte oral montre un affaiblissement net de la corrélation d'emphase, affaiblissement que confirme le texte écrit, on s'étonnera moins de cette carence du manuscrit.[82]

[81] On n'a pas signalé jusqu'alors de signe spécial pour *ṛ*. V. ci-dessus 3.2.3.

[82] Voir dans *Version berbère*, Intr. III, 2.3.18 et 2.3.2 quels sont les flottements dans la réalisation de *ḍ* et dans sa notation [par (*d*), (*dd*), (*ṭ*)]. On voit aussi (*ibid.* 2.3.13 et ci-dessus 3.2.6) que le *qof* et le *kaf* correspondent aux même réalisations et notent un seul phonème, avec cette réserve, qui ne vaut que pour le système graphique, que, néanmoins, *Q* radical est toujours noté par le *qof*, *K* radical étant noté indifféremment par le *qof* ou le *kaf*.

La corrélation de tension, sous la forme qui est celle du système berbère, est inconnue de l'hébreu, mais le *dageš*, qui indique une articulation tendue ou une gémination, a été tout naturellement utilisé, comme le *šedda* par les copistes chleuhs, pour marquer les consonnes tendues *bb*, *mm*, *tt*, *dd*, *nn*, *ll*, *rr*, *ss*, *zz* (et, éventuellement, l'emphatique correspondante). Cette notation de la tendue n'est pas constante, mais elle est fréquente.

Traditionnellement dans l'écriture hébraïque, pour *b*, *g*, *d*, *k*, *p*, *t*, le *dageš* sert à marquer la différence entre réalisation tendue et réalisation spirante. Nous avons vu que, dans le manuscrit, il marque la tension pour *bb*, *tt*, *dd*. Le fait que le spirantisme des dentales et des dorsales, dans cette région berbérophone, n'est pas pertinent laissait évidemment au copiste la possibilité d'utiliser le *dageš* pour d'autres distinctions. Outre le rôle de marque de tension qu'il joue pour les phonèmes énumérés ci-dessus, il sert à distinguer, dans le manuscrit de la *Haggadah*, des ordres et non des types d'articulation différents: ainsi le *kaf* et le *gimel* munis du *dageš*, respectivement *k* et *g*, s'opposent en tant que palatales aux vélaires *ḫ* et *ġ* notées par les mêmes signes sans *dageš*. Mais, pour avoir gardé l'ambivalence du *dageš* dans un système différent de celui de l'hébreu, le copiste s'est privé de la possibilité de noter les tendues *kk*, *gg*, *ḫḫ* et *ġġ* qui, comme le montre le texte oral, se trouvent dans un certain nombre de mots ou de groupes de mots du texte.

Nous avons vu ci-dessus (3.2.6 et 4.4.1) que, pour noter les consonnes labiovélaires, pour lesquelles il ne disposait pas de signe propre, le copiste a eu recours à un artifice comparable à celui qu'utilisent les copistes chleuhs; il a noté, avant ou après la palatale ou la vélaire à articulation labiovélaire, un *u* ou un *w*.

Les sifflantes et les chuintantes, dans ce texte berbère, et à la différence de ce qui se passe dans les autres parlers, ne constituant pas des phonèmes distincts, le *šin* et le *sameḫ* ont été utilisés comme variantes graphiques libres, le *sameḫ* représentant parfois une graphie traditionnelle.

Pour les voyelles, nous avons vu que, dans l'ensemble, le système écrit correspond bien à celui qui se dégage de l'analyse du texte oral, à savoir que seules les trois voyelles *i a u* constituent des phonèmes, sans distinction de longueur. Le *segol*, le *ṣere* et le *ḥiriq* apparaissent comme des variantes, de même que (*u*) et (*ù*) (voir ci-dessus 4.3.3., 4.3.5, 4.4.1) Si les graphies ambiguës ne sont pas exclues (voir 4.3.4 et 4.4.2), on doit quand même remarquer l'effort de systématisation qu'a fait le copiste, par exemple pour la notation de la fricative *y*, pour la notation de *i* à l'initiale d'un groupe et à l'intérieur d'un groupe, pour la notation de *u*.

En fait, le lecteur a rarement été gêné pour interpréter la copie qu'il avait sous les yeux. Ses lapsus proviennent, outre de la fatigue, de mauvaises lectures quand le signe a été mal dessiné ou lorsqu'il s'agit de signes aux tracés semblables. Le cas le plus fréquent est l'échange de *ġ* et de *n*. On pourrait

alléguer que le lecteur, connaissant le texte par coeur, n'avait guère à interpréter les graphies. Pourtant, on a bien affaire à une lecture comme le montrent précisément des hésitations, des repentirs, des erreurs même, par exemple dans le cas de certains états d'annexion (voir 4.5.3).

Jamais, ou presque jamais, le lecteur n'a hésité pour prononcer une consonne tendue, même quand le *dageš* était absent. Il semble bien que, dans cette transcription d'un document berbère, l'indication de l'ordre de l'articulation est plus importante que l'indication de la série; les signes d'écriture hébraïque indiquent à fois l'ordre d'articulation et le trait de sourdité ou de sonorité (ainsi que le caractère nasal, latéral ou vibrant); une fois ces données connues, l'éventail des possibilités se resserre. Une large utilisation du *dageš* pour marquer la tension diminue encore la marge d'incertitude. Finalement, comme le montre le croquis de la page 00, le nombre des phonèmes qui devraient être notés par des graphèmes affectés de trois marques est très limité pour l'ensemble des parlers berbères. Dans un système phonétique comme celui de la *Haggadah* de Tinrhir, où la corrélation d'emphase est affaiblie, ce nombre décroît encore. Il ne restait donc que très peu de termes où risquent d'apparaître ces phonèmes triplement marqués dont la fréquence, comme le montrent des sondages, est extrêmement réduite dans les parlers berbères. En outre nous avons affaire à un texte court à thèmes bien connus: le contexte phonique et le contexte sémantique orientaient très vite le choix entre les possibilités restantes et permettaient de reconnaître un phonème rare imparfaitement marqué, même pour un lecteur qui n'aurait pas su la *Haggadah* par coeur.

Compte tenu des réserves que nous avons exprimées chemin faisant, brièveté du texte, insuffisance de l'enquête, absence probable d'une tradition d'écriture du berbère pour le copiste, maladresses et ambiguités de certaines notations, nous pouvons dire que cet essai de transcription, avec la réflexion et le soin qu'il révèle, même s'il n'offre pas la richesse d'enseignement des manuscrits chleuhs, est un document intéressant pour les études berbères. En outre, les tâtonnements même du copiste nous montrent sur le vif comment un système graphique propre à une langue peut être adapté pour transcrire le système phonétique d'une langue différente.

Centre National de la Recherche Scientifique
Paris

14

L'INTÉRÊT DES PARLERS BERBÈRES ORIENTAUX

B. H. STRICKER

On ne trouvera ici qu'un résumé de la communication de M. B. H. Stricker. Le secrétariat du Congrès prie l'auteur et les lecteurs de bien vouloir excuser l'incident matériel qui ne permet pas de publier le texte original.

Décrivant brièvement la situation du berbère avant l'Islam, l'auteur évoque les efforts déployés en vain par les Berbères pour créer une littérature dans leur propre langue. Après la conquête arabe, le berbère s'est trouvé refoulé du littoral vers l'arrière-pays. En Tunisie, en Algérie et au Maroc, il s'est ainsi maintenu dans des régions d'accès difficile et en particulier dans les montagnes. Mais entre la Tunisie et l'Egypte il n'y a pas d'arrière-pays où la vie soit possible: la région habitable ne forme pas une aire continue; elle se réduit à quelques oasis séparées par de vastes déserts. Cerné par l'arabe du littoral, de la vallée du Nil et même du Soudan, ce berbère oriental est menacé d'une extinction rapide. Son histoire est pourtant glorieuse. Dès la plus haute antiquité, les textes égyptiens parlent du contact — le plus souvent hostile — des Pharaons avec les Ṯḥn.w, peuplades berbères que nous ne pouvons pas identifier: ce sont les ancêtres des Libyens de la période classique, dont le nom survit peut-être, au Moyen Age, dans celui de la tribu des Lewata.

En conclusion, l'auteur exprime le voeu que les chercheurs s'efforcent de sauver ce qui reste de ce berbère oriental: (1) en dressant l'inventaire des groupes qui le parlent; (2) en publiant des études approfondies sur chacun d'eux,

Rijksmuseum van Oudheden, Leiden